théâtre au XVI^e siècle. Engels a montré que, déjà à cette époque et dans ce pays où la révolution bourgeoise n'était même pas encore à l'ordre du jour de l'histoire, la révolution prolétarienne poussa son premier vagissement et son héros, Thomas Münzer, eut le « pressentiment du communisme » [1]. Dans l'introduction à sa *Dialectique de la Nature*, il écrit : « Pendant que nobles et bourgeois se prennent aux cheveux, la guerre des paysans allemands annonce déjà les luttes de classes à venir, car elle fait entrer en scène non seulement les paysans révoltés — ce qui n'était pas nouveau —, mais derrière eux les premiers éléments du prolétariat actuel, qui brandissaient le drapeau rouge et clamaient la revendication de la communauté des biens » [2]. Engels attache une telle importance à cet embryon de révolution prolétarienne qu'il fait de Thomas Münzer (et non de Luther, héros de la « Réforme bourgeoise, officielle ») la figure centrale de son étude sur la *Guerre des paysans en Allemagne*. Il montre que « la Réforme bourgeoise » fut un instant menacée d'être « emportée par le flot orageux de la Révolution plébéienne et paysanne ». « Il était impossible, alors déjà, à la fraction plébéienne de s'en tenir à combattre simplement la féodalité et la bourgeoisie privilégiée.[...] Elle devait, du moins en imagination, dépasser même la société bourgeoise moderne à peine à son aurore; [...] elle, la fraction absolument sans propriété, devait déjà mettre en question des institutions, des idées et des conceptions communes à toutes les formes de société reposant sur des oppositions de classes. » Il tire de la tentative de Münzer cette loi historique que « tout parti bourgeois [...], un moment placé à la tête du mouvement, se voit débordé dans ce mouvement même par le parti plébéien ou prolétarien qu'il a derrière lui ». « Derrière les grands bourgeois, il y a les prolétaires. » Et il conclut : « Münzer est le premier chez qui ces rudiments de communisme soient l'expression des efforts d'une fraction sociale réelle, chez qui ils soient formulés avec une certaine précision, et après lui, nous les retrouvons dans tout grand ébranlement populaire, jusqu'à ce qu'ils se fondent dans le cours du mouvement prolétarien moderne » [3].

La Révolution anglaise du XVII^e et la Révolution française du XVIII^e siècle offrent, de façon plus accusée, les mêmes traits. Ailleurs Engels souligne que déjà « à côté de l'antagonisme de la féodalité et de la bourgeoisie, existait l'antagonisme universel des exploiteurs et des exploités, des riches paresseux et des pauvres laborieux ». « Dès sa naissance, la bourgeoisie fut bâtée de son propre antagonisme [...] A côté de chaque grand mouvement bourgeois éclate le mouvement de la classe qui

était la devancière plus ou moins développée du prolétariat moderne : ainsi l'on vit se dresser, durant la Réforme allemande, Thomas Münzer; durant la grande Révolution anglaise, les *niveleurs* *; durant la grande Révolution française, Babeuf [...] » [5] **.

C'est surtout dans la Révolution française que Marx et Engels puisèrent leur conception de la révolution permanente. Le jeune Marx avait étudié à fond la grande Révolution. Il songea un moment à utiliser son séjour à Paris (1843-1844) pour écrire une histoire de la Convention « en vue de laquelle il avait rassemblé des matériaux et conçu des points de vue très féconds » ***. Plus tard Engels racontera que, dans leur jeunesse, Marx et lui-même avaient été « sous la hantise de l'expérience historique antérieure, et notamment de celle de la France » [8]. Dès 1843, dans la *Question juive*, Marx employa l'expression de révolution permanente à propos de la Révolution française. Il montra que le mouvement révolutionnaire en 1793 tenta (un moment) de dépasser les limites de la révolution bourgeoise, qu'il alla « jusqu'à la suppression de la religion [...], jusqu'à la suppression de la propriété privée, au maximum, à la confiscation [...] », en « se mettant en contradiction violente » avec les conditions d'existence de la société bourgeoise, « en déclarant la révolution à l'état permanent » [9]. Dans un article de janvier 1849, Engels indiqua la « révolution permanente » comme un des traits caractéristiques de la « glorieuse année 1793 » [10]. Le premier, Marx aperçut qu'en France, en pleine révolution bourgeoise, les enragés, puis les babouvistes avaient introduit un embryon de révolution prolétarienne. Dès 1845, donc avant Michelet, Marx observait, dans *La Sainte Famille*, que « le mouvement révolutionnaire, qui eut comme représentants principaux, au milieu de son évolution, Leclerc et Roux et finit par succomber un instant avec la conspiration de Babeuf, avait fait éclore l'idée communiste [...] » [11]. Et, deux ans plus tard, à propos des babouvistes, il soulignait que « la

* La tentative que firent les *niveleurs (levellers)* de dépasser la révolution bourgeoise, la lutte de Lilburne contre Cromwell ont été racontées, de façon assez détaillée, par Guizot [4].

** Marx et Engels n'eurent pas, à notre connaissance, l'occasion d'étudier la révolution de Florence au moyen âge. L'analyse qu'a donnée de celle-ci l'historien Julien Luchaire nous permet d'y retrouver les traits essentiels de la révolution permanente. Successivement toutes les classes de la société s'emparèrent du pouvoir : haute bourgeoisie (Majeurs), petite bourgeoisie (Mineurs), prolétariat (Ciompi). La défaite (en 1378) des Ciompi qui avaient voulu « autre chose, plus qu'une révolution politique : une révolution sociale » marqua le point culminant, en même temps que le reflux, du mouvement révolutionnaire [6].

*** Certains de ces matériaux, notamment des notes prises d'après les *Mémoires* de René Levasseur, ont été recueillis dans l'édition complète en allemand publiée par les soins de l'Institut Marx-Engels de Moscou [7].